

Interview de Habimana Jean Bosco, caporal FAR et chef Interahamwe, emprisonné à Cyangugu

Kapler Georges, Vénuste Kayimahe

mars 2004

Cyangugu K7 09

Je m'appelle HABIMANA Jean Bosco. J'ai été formé au centre d'entraînement commando de BIGOGWE à Gisenyi. J'ai quitté Gisenyi pour Cyangugu là où je me trouvais au moment du génocide. Je fus sollicité pour entraîner les Interahamwe, j'avais leur confiance, ils connaissaient ma capacité à remplir une telle tâche.

J'ai 35 ans.

J'ai donc été sollicité par les responsables de l'époque; le commandant militaire, le lieutenant IMANISHIMWE et le préfet BAGAMBIKI.

J'avais reçu la formation militaire au camp BIGOGWE par les instructeurs français.

C'était des exercices militaires sans aucune distinction d'avec les exercices de militaires professionnels. C'était pour faire mal.

En bref, nous les entraînions à courir longtemps et acquérir de l'endurance, de monter à l'aide d'une corde, de tuer avec le couteau et aussi des exercices de tir. (question) On leur apprenait à se servir des grenades.

Je ne me souviens pas des noms de nos instructeurs, mais c'était des Français, ils sont ceux qui ont introduit pour la première fois les fusils de type « MACHIN GUN », c'était la pre-

mière fois qu'ils nous les ont apportés à BIGOGWE.

Moi, on m'avait confié la tâche de former les Interahamwe, je les ai formés pendant longtemps. Par après, il y a eu l'innommable qui a touché le Rwanda. Mais auparavant, il y avait eu la guerre entre nous et les cancrelats Tutsi. Là où j'étais dans le BIGOGWE, les Français nous avaient formés en nous disant que c'était pour aller combattre l'ennemi et le seul ennemi était le Tutsi. Jusqu'au moment où nous avons tué les BAGOGWE qui habitaient dans le coin. C'était des Tutsi, ils ont été tués après l'arrivée des Français, qui n'ont strictement pas réagi alors que c'était eux qui nous avaient appris à faire autant mal.

En 1994, lorsque a eu lieu le génocide, les Interahamwe ont appliqué ce que nous leur avions appris, que nous-mêmes avions appris auprès des Français. Ils se sont appliqués à tuer les Tutsi. Ils n'ont pas cessé de tuer. Jusqu'au moment où les Français sont venus à notre secours. Les responsables locaux nous l'avaient annoncé en nous demandant de ne pas nous inquiéter, qu'ils avaient appelé à l'aide, et que les Français allaient venir nous aider, parce qu'ils avaient appris que les Tutsi risquaient de s'emparer du pays.

C'était vers la fin juin. Nous avons donc appris que les Français arrivaient, les responsables nous l'ont dit en nous enjoignant de leur préparer un accueil chaleureux. Nous sommes allés à RUSIZI, c'est tout près d'ici. Nous leur avons fait la fête comme il se doit ! Il y avait tous les dirigeants, MANISHIMWE et le préfet BAGAMBIKI. Il y avait aussi un commerçant très engagé parmi les interhamwe du nom de Bandetse Edouard. Ils nous donnaient des signes de satisfaction. Nous disions merci aux Français, eux qui allaient venir nous sauver du mal tutsi.

Les Français sont venus et ont discuté à la frontière avec BAGAMBIKI et IMANISHIMWE, le lieutenant qui commandait la région. A la fin, les Français sont allés à NYARUSHISHI immédiatement, un endroit où on avait rassemblé les Tutsi, qu'on avait sorti du stade KAMARAMPAKA. Deux jours après leur arrivée, nous avons reçu un message demandant que nous regroupions les Interahamwe pour qu'ils se rendent à NYARUSHISHI pour tuer les Tutsi.

Nous avons donc rassemblé les Interahamwe et sommes montés à NYARUSHISHI et nous avons encerclé le camp. Nous venions de l'encercler lorsque est arrivé un Français, j'ignore si c'était le supérieur des autres, mais il nous a dit, étant donné que ces gens sont si nombreux rassemblés ici, les satellites ont dû les photographier, la communauté internationale risque de les avoir repérés, vous ne pouvez plus les tuer ici. Par contre, tous ceux qui se cachent, vous pouvez les débusquer et les liquider. En redescendant, nous brûlions et détruisions systématiquement les maisons qui n'avaient pas encore été touchées. Lorsque nous en croisions un qui avait un nez un peu

long, nous le tuions sans même vérifier son identité, « même le français a signé ta mort » disions-nous. C'est ce que nous disions partout, que même le Français nous avait accordé la licence de tuer.

Avant de quitter NYARUSHISHI, les Français nous avaient donné des grenades et des rations de combat. Nous sommes redescendus en mangeant et dans la gaieté. Les faits continuaient. Nous, à la frontière, nous continuions à tuer les gens et les jetions dans le lac Kivu. Sous les yeux des Français bien sûr ! A un moment les Français nous ont dit : vous autres rwandais hutu n'êtes pas intelligents. Vous tuez les gens et les jetez dans l'eau sans rien faire d'autre ! Ignorez-vous qu'ils finiront par remonter à la surface et qu'ils vont être vus par des satellites. Vous ne savez vraiment rien ! C'est les Français qui nous ont appris à ouvrir le ventre après l'avoir tué et jeter le corps à l'eau sans qu'il ne risque de remonter à la surface. Nous l'avons appris et avons commencé à l'appliquer.

Même après, lorsqu'ils nous trouvaient en train de détruire et piller une maison, ils nous demandaient si nous savions où était le propriétaire de la maison. Si tu avais le malheur de dire que tu avais entendu dire qu'il avait pris la fuite et que tu ne savais pas ce qu'il était devenu, il te tuait lui-même ou presque. Il te disputait, te traitait de bête : « au lieu de commencer par éliminer le propriétaire avant de t'attaquer à la maison, tu fais l'inverse ? Que vas-tu pouvoir lui raconter après ? Il s'agit de l'ethnie qui vous combat, n'est-ce pas ? » Ils nous le disaient les yeux dans les yeux, se demandaient pourquoi nous étions aussi bêtes : « commences d'abord par élimi-

ner le propriétaire et tu verras pour la destruction de la maison par la suite » disaient-ils. Tout cela, nous l'avons appris d'eux. Ainsi donc, à dire vrai, les Français sont venus soutenir le génocide, de manière claire et visible, parce qu'ils nous ont soutenus de plusieurs façons.

Ils nous ont dit qu'ils partaient à Gikongoro et à Kibuye pour barrer la route au FPR, pour qu'il ne mette pas le pied dans Gikongoro. Ils nous ont assuré qu'ils n'était pas concevable que le FPR puisse venir nous trouver à Cyangugu. Ils nous demandaient de nous occuper de trouver tous les Tutsi qui se trouvaient encore dans la région pour les exterminer. Nous promettant que notre zone allait devenir, grâce à eux, la zone turquoise. C'était des Français qui parlaient comme ça. Par après, ils nous ont dit qu'il était trop tard, que le FPR avait des forces qu'ils ne soupçonnaient pas, nous avions trop tardé à faire appel à eux, il était trop tard.

Ils ont parlé ainsi lorsque les choses tournaient mal pour eux, lorsqu'ils avaient commencé à échanger des tirs avec le FPR à Gikongoro. Ils nous ont dit, il n'y a pas d'autre issue, nous devons tous, sans exception fuir au Congo. Que celui qui allait chercher à rester allait être désigné comme cancrelat lui-même. C'était les Français eux-mêmes qui parlaient ainsi.

Ils nous ont demandé de fuir, partout où ils passaient, dans les petits centres commerciaux, ils incitaient les gens à fuir le FPR. Tout comme dans ces petits centres, ils demandaient à toute personne qu'ils croisaient : Tutsi ou Hutu ? Si tu répondais Hutu, ils te faisaient un signe d'amitié YES ! Mais pour reconnaître un Hutu, ils se fiaient à ce signe : le port du gourdin. Il y en avait des cloutés, que nous appelions

« aucune rançon possible pour racheter la vie de l'ennemi », cela avait fort impressionné les Français. Ils nous disaient que sur ce point, ils reconnaissaient que les Rwandais avaient un sens de la créativité, qu'ils n'auraient pas imaginé une telle arme pour tuer. Nous avions tué plusieurs fois avec ça devant leurs propres yeux et ils ne faisaient rien pour nous en empêcher.

Franchement, s'ils étaient venus pour sauver les gens, ils ne nous auraient pas laissé continuer à tuer les Tutsi devant eux, et encore moins nous donner une partie du matériel que nous employions.

Autre chose, si les Français n'avaient pas menti en disant qu'ils venaient les sauver, il n'y aurait pas eu autant de morts Tutsi parmi ceux qui avaient survécu jusque là. Au moment où les Français sont arrivés, les Tutsi survivants avaient mille et une chance de s'en sortir, en premier lieu parce que le FPR arrivait vite. Et qu'est-ce qu'ils ont fait les Français ? Ils se sont avancés pour aller retarder l'arrivée des troupes du FPR, pour éviter qu'elles ne viennent sauver les Tutsi qui restaient dans Cyangugu. C'est cela qui a aggravé les choses dans cette préfecture.

Oui, du moment où le FPR était retenu par les Français, nous avons trouvé le temps et la patience de débusher ceux qui avaient pu se cacher. Avant, nous le faisons mais avec la crainte de croiser un soldat du FPR. Nous savions qu'ils allaient arriver un jour ou l'autre et avions vu certains de nos militaires courir pour fuir. Tu te disais que prendre le risque de chercher au fond des buissons, c'était prendre le risque d'y trouver un Inkotanyi qui ne te le pardonnerait pas.

Mais du moment où le Français

nous avait dit : soyez sans crainte nous arrivons ! Nous nous sommes sentis sécurisés, nous avons commencé à aller plus profond dans les buissons pour débuser les gens, en toute confiance et détermination parce que nous avions la bénédiction du Français et savions que nous allions même reconquérir le pays en entier.

Non seulement, ils nous conseillaient, mais même la nourriture, c'est eux qui nous l'assuraient. Et ils venaient vers nous. Parfois, ils rencontraient le préfet IMANICHIMWE qui envoyait un militaire qui s'appelait BIKUMANYWA, c'était un sergent major qui était responsable des stocks du camp KARAMBO. Il venait nous donner les instructions qu'ils avaient reçues des Français. « Allez partout sans crainte nous sommes soutenu par le Français », celui-ci ne souhaite nullement voir le pays dans les mains du Cancrelat.

A propos des barrières, là aussi les Français ne nous avaient pas fait de compliments. Ils nous ont dit que les barrières nous accusaient et nous ont conseillé de les lever et de tout inspecter à côté de la chaussée. Nous avons enlevé les troncs d'arbres qui coupaient la route et avons gardé l'œil sur tout mais du côté de la route. Ils nous expliquaient que pour la surveillance de la communauté internationale, si les satellites voient cela, c'est du plus mauvais effet, ils nous conseillaient donc de surveiller la route sans mettre les barrières.

Non, il n'y a jamais eu le moindre problème dans notre entente avec les Français.

Ils ont distribué les armes même en dehors de NYARUSHISHI, à la douane par exemple lorsqu'ils entraient dans le pays.

Autre chose que nous avons fait avec les Français, c'est les massacres de BAGOGWE, c'est là où nous nous entraînions militairement, dans le coin des BAGOGWE. Avec les Français nous y allions, puis, un sergent accompagnateur pouvait dire : allez-y, massacrez-moi ces gens, ces Tutsi, c'est eux qui sont en train d'envoyer leurs enfants dans l'armée (du FPR). De premier abord, nous avions peur à cause de la présence française, mais ce sergent pouvait aller, discuter avec nos instructeurs français et, étonnement, ils nous disaient : bien sûr, tuez-les, autrement, il ne faudra pas vous étonner quand ils vont vous attaquer. Moi, je vous entraîne certes, mais je n'irais pas sur le champ de bataille à ta place ! Moi, je te donne tous le nécessaire mais si toi, tu le laisses continuer à faire des enfants qu'il envoie au front, vous ne vous en sortirez pas avec eux (vous n'en arriverez jamais à bout)

Oui, le Français savaient que les BAGOGWE étaient des civils mais Tutsi et que les Tutsi avaient une forte solidarité pour envoyer leurs enfants au front.

Oui, lorsque les BAGOGWE se faisaient massacrer, ils voyaient tout de leurs propres yeux.

Ce qu'ils ont fait ? Ils n'ont rien fait sinon nous soutenir dans ce que nous faisons là.

(Je ne sais rien de BUGESERA)

Le mal que les Français m'ont fait ? Ils font partie de ceux qui m'ont fait tremper dans le génocide des Tutsi et me voici encore en prison, jusqu'aujourd'hui. Moi, de mon propre chef, sans que cela ne soit nullement des rumeurs, j'atteste que moi personnellement, je fais partie des gens à qui les Français ont donné l'ordre de tuer les Tutsi.

Autre mal que les Français m'ont fait, un jour j'avais été dénoncé par le responsable comme quoi mon groupe n'avait pas fait la ronde de nuit. Les Français m'ont fait monter en hélicoptère, ils m'ont dit : toi, tu embri-gades les gens et les empêches de tra-vailer, nous allons te jeter dans la fo-rêt de NYUNGWE. Ils m'ont embar-qué jusqu'à DENDEZI, c'est là qu'ils m'ont relâché en me disant que cela de-vait être la toute dernière fois que je bloquais le travail des autres. Mais ils m'avaient puni : ils m'avaient dénudé complètement, ils ne m'ont même pas laissé de sous vêtement. Ils m'ont dit : vas-y maintenant, tu peux y aller.

C'était en pleine journée. C'était 1994, courant juillet.

A cette époque je faisais partie des Interahamwe mais je continuais à faire partie de l'armée aussi parce que je n'avais pas été renvoyé.

Ils m'ont puni parce qu'ils me re-prochaient de n'avoir pas organisé la ronde de nuit. Certes j'étais militaire, mais j'étais chez moi où j'étais venu en congé avant de prolonger mon séjour à la campagne. Nous étions fatigués à cause de la guerre, lorsque nous avions l'occasion de rentrer, nous avions ten-dance à prolonger la permission par des arrêts maladie. La guerre m'avait trouvé dans la campagne chez moi.

Au Congo, je n'y ai pas séjourné longtemps, j'ai fait 1 mois ou un mois et demie, pas plus.

Non, les Français ne nous ont pas empêché de partir avec nos armes, ab-solument pas. De toute façon, ils nous disaient qu'il ne s'agissait que d'un re-pli général, qu'ils allaient nous trouver des avions et autre matériel de combat pour revenir attaquer le Rwanda.

Lorsque nous sommes arrivés dans les camps, il y a eu une sélection

entre les civils et les militaires. Nous autres militaires avons été regroupés à MPANZI. Ils nous ont fait un camp propre aux militaires. Une fois que nous avons installé nos tentes, les Français sont venus et sont allés trou-ver le général KABILIGI, ils ont tout de suite mis sur pied un groupe qui de-vait régulièrement attaquer le Rwanda pour aller déstabiliser les Inyenzi.

Ce groupe mis en place, il a été di-visé en sous-groupes placés suivant la frontière. Ils attaquaient donc et il y a eu beaucoup de méfaits à cause de cette complicité dans le mal entre les Français présents dans les camps et le général KABILIGI.

Lorsque nous étions dans les camps, les armes sont entrées par les Français, de toute sorte ces armes par camions, même les TV sont arrivées.

Nous continuions les exercices mili-taires habituels, il y avait des militaires qui nous le faisaient faire, les Français eux, venaient voir si nous les faisons correctement, mais ils n'y participaient plus au Congo.

Je peux affirmer que franchement, pour que les Tutsi de Bisesero aient pu être tué au point où ils l'ont été, c'était surtout dû aux Français. Parce que au moment où les Français racon-taient qu'ils allaient sauver, soi disant les Tutsi de Bisesero, ils se sont fait accompagner, à leur demande, par les Interahamwe d'un certain YUSUFU de BUGARAMA. Ils y sont donc allés avec ces Interahamwe et YUSUFU et un certain Edouard et d'autres gens de BUGARAMA. Cela s'est fait en plein jour, les Interahamwe sont partis dans des bus, entre autres avec les Français qui les protégeaient.

Ceux qui sont allés à Bisesero, moi je n'y étais pas, sont rentrés en chan-tant leurs hauts faits comme quoi ils

avaient exterminé les Tutsi de Bisesero, qu'ils les avaient bien tiré au fusil. Dans ce cas, on ne peut pas dire que le Français est allé à Bisesero pour sauver les Tutsi mais plutôt pour les condamner massivement.

Ce que je pourrais ajouter sur la méchanceté des Français, ils nous avaient distribué des sacs pour pouvoir y mettre des cadavres. Ils nous disaient donc, si tu as tué des gens et que tu n'as pas le temps de les ouvrir, glisses les corps dans ces sacs avec des pierres avant de les jeter dans le lac Kivu, les corps ne remonteront jamais à la surface, avec le risque qu'ils puissent se faire repérer.

Le Français venait et te disait : prends un couteau et ouvre le ventre de cette personne morte, tu le faisais. Si tu ne le faisais pas de sorte que les intestins soient tranchés, il t'intimait l'ordre d'y aller plus franchement. Tu t'exécutais et il te demandait de le jeter comme ça dans l'eau pour voir s'il remontait. Comme il ne remontait jamais, nous nous sommes dit que cela était une vraie performance et nous nous y appliquions.

C'est de cela que je me souviens pour l'instant, au fur et mesure que nous travaillons pour nos dossiers, nous retrouvons des souvenirs, mais le

temps est passé et nous avons tant fait. Mais il faudrait que les Français soit appelé à répondre de leurs faits ici au Rwanda, ils en ont fait beaucoup, il faudra qu'ils paient. C'est ce que je voulais vous dire.

Partout au Rwanda, on formait des milices. Dans toutes les préfectures, il y avait des branches des Interahamwe.

Les Français sont arrivés partout dans le pays, il n'y pas de lieu où les Français ne soient jamais arrivés. Sauf à l'époque de l'opération turquoise, là, ils ne pouvaient pas aller dans la zone FPR.

Je suis entré dans l'armée en 1989, j'étais caporal.

Non, j'avais commencé à former les Interahamwe bien avant 1994. En 1993, dans le camp BIGOGWe, il est venu un groupe de Interahamwe de 300 personnes. Nous les avons formé, ont pratiqué la corde, les Français étaient là aussi. A la fin, lorsqu'ils devaient repartir, les Français leur ont donné leurs armes et ils sont rentrés.

Ils leur ont donné des kalachnikov. Il y avait un colonel BOYI et le major BARIHENDA, c'est eux qui négociaient avec les Français qui emmenaient les armes qu'ils distribuaient aux Interahamwe.